

De notre envoyé spécial sur le front Irak-Iran

# Mur de feu sur

**La reconquête par les troupes irakiennes de la presqu'île occupée par les Iraniens depuis deux ans marque peut-être un tournant de la guerre**

**Q**ue cherchent-ils ces soldats iraniens, accroupis, les doigts plantés dans le sel, le visage à même la poussière ? Comme s'ils voulaient s'enfouir tout entiers dans le ventre de la terre. Que font-ils là ces hommes en kaki, à côté de leurs boîtes à pansements ouvertes, statufiés au moment même où ils tentaient de se donner les premiers soins ? Et ces cadavres au creux des fossés, agrippés l'un à l'autre, se tenant par le bras, comme des enfants surpris par l'orage ?

Gestes inutiles et inachevés. Le souffle des explosions les a plaqués sur le remblai, morts, brisés de l'intérieur. C'étaient pourtant des combattants d'élite, courageux jusqu'à la déraison, fous de Dieu et de Khomeini. Le 17 avril dernier, quand l'armée irakienne a lancé son offensive ramadan bénit sur la péninsule de Fao, ils se sont retrouvés nus, la bouche pleine de terre et l'enfer sur les épaules. Et sur les images filmées juste après la bataille, ils ont encore l'air stupéfaits.

Ce qu'ils ont vu ? Quatre obus au mètre carré, six explosions à la seconde, un mur de métal au-dessus de leur univers de tranchées carbonisé, retourné, bêché comme un jardin de la mort. Le ciel brillait comme en plein jour à 50 kilomètres à la ronde et les vitres ont tremblé sans discontinuer jusqu'au lointain Koweït.

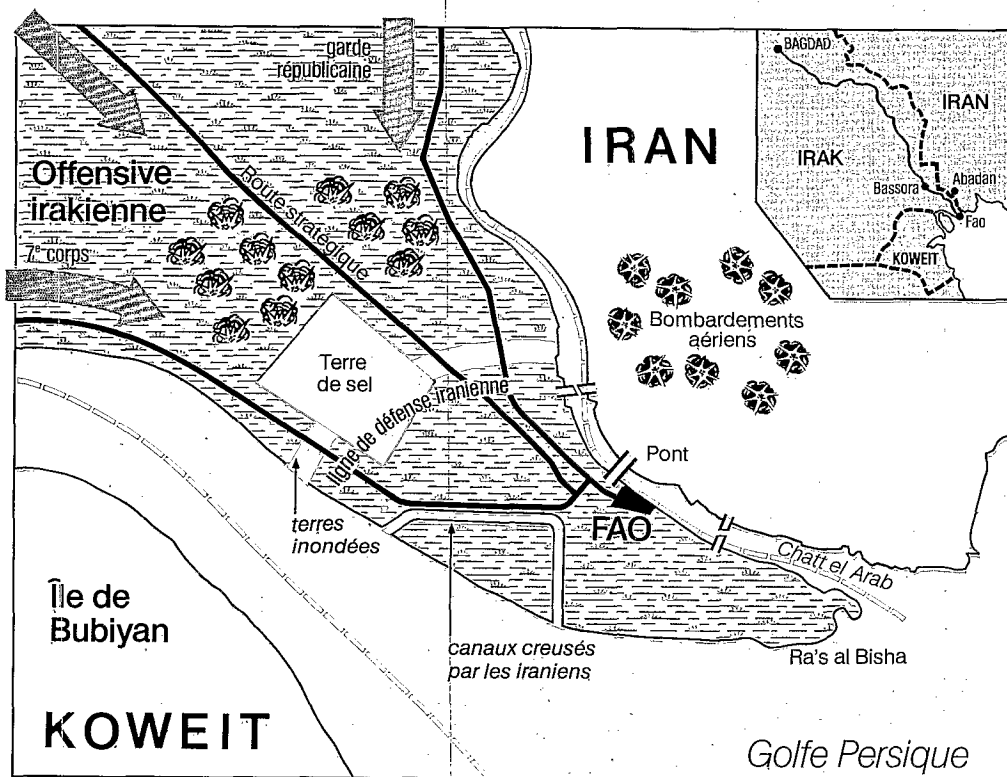
« *Iraani...* », dit un officier irakien en montrant les carcasses pulvérisées de jeeps, de camions et de chars lourds. Dans ces compressions désordonnées à la César, il n'y a plus de place pour l'humain. Et aujourd'hui, les pelles mécaniques poussent devant elles une bouillie de terre, de casques, de bottes et de douilles de métal. C'est Verdun et la Somme. Du déjà vu ? peut-être. Sauf que là, l'artillerie irakienne a obtenu le même résultat en trente-quatre heures à peine. Vive le progrès...

Ici, la vie a toujours été aussi volatile que ce talc beige qui enveloppe notre véhicule sur son



BOUVER - GAMMA

# Fao



passage. Ici, on meurt pour du sable sale. La péninsule de Fao n'est qu'une mauvaise langue sèche de 850 kilomètres carrés qui lèche les eaux du golfe Persique, une croûte de sel bordée par des marais. Mais le désert ouvre sur la mer et, à la jonction du Tigre et de l'Euphrate, le fleuve Chatt al-Arab marque la frontière entre l'Irak et l'Iran. Alors on s'y bat. Pour l'espace stratégique, pour le symbole, pour l'histoire.

Pour l'Irak, la chute de Fao était le coup le plus dur de la guerre, un vide géographique, une rupture de la continuité territoriale avec le Koweït, un canon pointé sur les champs pétrolifères du Sud et surtout sur le régime du président Saddam Hussein. Tant que la péninsule resterait aux mains des soldats de Khomeini, le rapport de forces psychologique ne pouvait pencher qu'en faveur de Téhéran. De son côté, le régime iranien n'avait plus le droit, après deux ans de domination, de laisser échapper ce morceau de désert arraché à Bagdad. Enjeu militaire, politique, symbolique ; guerre du sable, guerre de signes. Et la première manche était iranienne, depuis ce jour de février 1986 où une sentinelle irakienne a murmuré des mots bizarres. « L'eau ne bouge pas comme d'habitude », a dit le soldat en regardant la

surface du Chatt al-Arab. Mais ce jour-là, le général irakien avait une fille à marier et aucune envie d'écouter une sentinelle lui parler du cours de l'eau. Il avait tort. Au fond du fleuve, les hommes-grenouilles iraniens étaient en train d'ancrer un pont à même la vase. A l'heure de l'offensive Aurore 8, le pont a jailli à la surface et les gardiens de la révolution ont franchi le fleuve. Ils se sont battus six semaines, ont perdu 100 000 hommes, mais ils ont planté le drapeau de l'islam sur Fao. Défaite historique ; depuis deux ans, les troupes de Saddam Hussein avaient tout tenté, en vain, pour effacer la tache.

Pour réussir une contre-offensive, les experts militaires occidentaux estimaient qu'il fallait engager des semaines de combat et perdre 15 000 hommes. Le jour du ramadan, l'offensive commençait ; le lendemain soir, la ville était tombée ! « Nous ne comptons pas reprendre Fao aussi vite », dit un lieutenant-colonel. Explication du mystère ? Ne comptez pas sur les officiels pour vous la donner. Les journalistes ont été autorisés à visiter le front pour prouver que la bataille était gagnée, pas pour comprendre ce qui s'est passé.

Alors refaisons le chemin. D'abord ce no

man's land entre les deux camps. Ici, la bataille a été engagée à l'irakienne, avec méthode et brutalité. Des canons de 105, des fusées Grad (orgues de Staline), des canons autoporteurs de 155, des tanks T 54, T 64, T 72... Une armée sur chenilles, bref, toute la machine de feu de Bagdad a écrasé les positions adverses sous la mitraille. Et comme quelques pasdarans avaient l'audace d'avoir survécu, les chars ont avancé avec la délicatesse d'un rouleau compresseur. « Les pasdarans sont vraiment cinglés, dit Samir, un officier irakien. J'en ai vu un charger mon tank avec une kalachnikov à la main. » Le 7<sup>e</sup> corps d'armée a attaqué au sud et les blindés de la garde républicaine du président Saddam Hussein ont filé le long du Chatt al-Arab.

En face, les Iraniens étaient étrangement démunis. Pour empêcher l'arrivée des renforts, les Mirage irakiens ont lancé 800 raids en aval de la bataille. Les pasdarans n'avaient pas pu creuser des tranchées assez profondes : le niveau du fleuve était trop haut et l'eau imbibait tout le sel de la péninsule. Sans secours, sans défense suffisante, sans équipement lourd, sonnés par les bombardements, les pasdarans ont tenu trois heures et les chars irakiens ont foncé en soulevant une montagne de poussière : « On ne voyait même plus notre main », raconte Samir.

Quinze kilomètres d'enfer et puis plus rien ! Le silence, l'absence de carcasses et de cratères d'obus. La route est libre jusqu'à Fao. On croise la terre de sel, les marais truffés de mines anti-personnel et quelques énormes citernes de pétrole, ouvertes comme des tulipes oubliées sur un four. Le QG des hezbollahs est tout proche. Dans la cour, des soldats irakiens jouent aux héros en découpant des portraits de Khomeini devant les caméras. Contre un mur, des cibles d'entraînement sont truffées de plomb. Sur le sol, un tapis épais de brochures et de manuels d'instruction révèle l'obsession, la psychose des Iraniens : les gaz de combat. Tout est encore en place. Les hezbollahs ont vécu là deux ans, et on a un peu l'impression de violer leur intimité. Là-bas, au bord du fleuve, face à l'Irak, Fao la ville fantôme aligne ses maisons sans portes.

Reconstitué, le chemin de la victoire paraît simple. En amont, les Irakiens ont imposé une formidable pression avec leurs bouches à feu ; en aval, ils ont fait le vide avec l'aviation : quand le bouchon a sauté, les soldats de Téhéran ont échappé au carnage en franchissant un pont que Bagdad avait volontairement épargné sur le Chatt al-Arab. Histoire d'éviter une résistance acharnée.

Quatre jours après l'apocalypse, l'odeur de la mort ne flottait pas sur le terrain. Comme si le silence officiel voulait cacher que la bataille n'a pas fait beaucoup de victimes et que, en face, les Iraniens ne disposaient pas de plus de 12 000 à 15 000 hommes. Le gros des soldats iraniens venait d'abandonner le désert brûlant pour aller se battre dans la région du Centre, vers Mehran. L'état-major irakien a su profiter de cette faiblesse.

Pour la première fois, le régime de Téhéran a manqué de ce qui a toujours fait sa puissance : la multitude des hommes de chair. A l'aube du ramadan, Fao n'était qu'un bluff.

JEAN-PAUL MARI ●